

*Vie des C.C.A.F.,
I-AEP, Convergencia*

POUR UNE RELANCE DES DISPOSITIFS DES CCAF

Chers collègues, membres, correspondants et sympathisants des CCAF,

Le débat lors de notre dernière AG nous a confrontés au temps particulier dans lequel nous nous trouvons au sein de l'association, mais aussi dans l'actualité qui agite le social. Un temps marqué par la violence absurde qui éclate au sein de nos sociétés, violence terroriste à grande échelle certes, mais peut être pas sans lien avec celle qui, insidieuse, s'effectue contre le sujet dans sa diversité.

Nous relevons aussi dans notre temps associatif, le *passage* de certains collègues à un temps autre de leur vie, qui les amène à s'inscrire en tant que correspondants.

Notre temps est marqué aussi par le constat que quelque chose se meurt au sein de nos dispositifs, sans doute par un épuisement inhérent à la vie institutionnelle. Le pointer nous a permis d'ouvrir la question sur notre désir d'association, et nous a amené, au sein du Conseil, à construire autour d'elle un projet de relance de nos dispositifs, qui comme vous le savez constituent le cœur de notre lien associatif dès le début des CCAF.

Et dans ce projet, nous tenons à ce que nos dispositifs soutiennent le caractère instituant impliqué dans la dynamique même d'un mouvement de relance.

Si nous n'avons pas voulu nous structurer en tant qu'école c'est parce que nous avons fait le pari, que nous renouvelons aujourd'hui, de maintenir ouverte et au travail la question sur ce qui nomme *du psychanalyste* dans la cure, et non pas sa fermeture par la nomination d'un titre ou d'un gradus dont l'association assumerait la garantie. Cet écart pour nous, fait l'objet de la transmission.

Pas une école, mais un lieu d'adresse, pour tout un chacun intéressé par la psychanalyse, mais aussi pour d'autres associations engagées pour sa transmission. Notre projet en extension considère et regarde de près le social pris dans l'évolution du malaise de la culture et du politique.

C'est pourquoi nous nous sommes engagés à organiser un des prochains Séminaires Inter-associatifs, celui de décembre 2016. Dans notre temporalité, nous souhaitons que ce rendez-vous, public, constitue le lieu d'adresse qui prendra acte de la relance ainsi effectuée, de ce qui s'en trouvera créé et qui sera élaboré au sein de nos dispositifs.

Notre proposition implique et engage tous nos dispositifs autour de la question de la transmission que nous proposons comme le *fil rouge* de cette relance, étant entendu que ce qui a marqué l'histoire des CCAF et qui a construit de la vie associative entre nous et avec d'autres, s'est noué jusque là autour d'elle. Et cela dans la mesure où notre pari tout au long des ces années a été de tenter de recueillir et de d'élaborer autour de l'entrecroisement de la parole analysante de la pratique et celle qui essaie d'approcher ce qui autorise, pour quelqu'un, le passage du divan au fauteuil.

Les cartels de la pratique

Les cartels de la pratique que nous avons soutenus jusque-là sont intrinsèquement liés à l'enjeu de la transmission en tant qu'ils sont censés recueillir le vif de la parole du psychanalyste pris et impliqué par l'analyse du transfert.

Nous proposons pour les relancer, et tout en ayant comme perspective le Séminaire I-AEP de 2016, de travailler autour d'une question qui reprend le *fil rouge* de la transmission mais qui serait adressée particulièrement à chacun :

Quid de l'inscription aux CCAF?

Revisiter la trajectoire de sa pratique, tout en interrogeant l'éventuelle incidence sur elle par le lien associatif avec d'autres; et peut être, parvenir à apprécier, voir découvrir, les bouleversements ou déplacements qui ont pu agir sur elle et l'affecter.

Les cartels seront constitués par tirage au sort, à partir d'une liste qui intégrera: des membres des CCAF, des anciens membres, des correspondants ainsi que des membres des associations de l'Inter-associatif.

Les cartels constitués lors de l'AG de juin 2015, auront jusqu'à juin 2016 pour travailler, date à laquelle ils seront entendus par le cartel d'adresse.

Le cartel d'adresse fera restitution de ce qu'il aura entendu lors du Séminaire Inter-associatif de décembre 2016.

Le dispositif de l'accueil

Le dispositif d'Accueil sera celui que nous avons pratiqué jusqu'à là, mais nous souhaitons qu'il prenne place aussi dans la dynamique du travail de relance autour de la transmission. Cette proposition implique que le coordonnant puisse mettre en jeu une dynamique d'écoute et d'échange entre celui qui demande l'admission aux CCAF et ceux qui accueillent cette demande.

Dans cette perspective, chaque personne désirant devenir membre ou correspondant des CCAF sera accueillie par la coordonnante à l'accueil, moment durant lequel elle pourra évoquer l'esprit de l'Accueil aux CCAF et présenter le dispositif. Durant cet entretien, elle pourra procéder au tirage au sort des deux membres de CCAF qui écouteront la demande.

Chaque écoutant fera retour à la coordonnante qui sera dans la position de pouvoir susciter, éventuellement, une mise au travail de la question de la demande avec les deux écoutants impliqués dans la procédure, pour aboutir ensemble à une proposition qui sera portée au candidat à l'admission par la coordonnante.

La fonction d'Accueil nous paraît relever aussi de l'écoute de ceux qui auront mis de la distance avec l'association pour des raisons personnelles ou bien liées à nos dysfonctionnements associatifs et qui pourraient participer aussi à cette mise à plat que nous proposons en questionnant la place que les CCAF ont pu occuper dans leur cheminement dans la pratique de l'analyse.

Enfin, nous savons que fondamentalement nous restons disposés à accueillir toute personne intéressée pour la psychanalyse, ainsi que nous l'avons définie dans nos statuts. Nous savons aussi que cette position accueillante, contraste avec les protocoles d'admission et de hiérarchie pratiqués par d'autres associations.

C'est pourquoi nous pensons que le travail et l'analyse de la position de coordonnante à l'Accueil, à partir de la relance de cette fonction, trouvera une place à dire lors du Séminaire I-AEP que nous organiserons, et cela en guise de transmission.

La passe

Aux CCAF depuis leur fondation, dans la suite de la diaspora lacanienne, du début des années 80, l'association a toujours maintenu dans ses statuts, le dispositif de la passe.

C'est dire combien, aux Cartels, le « mouvement » institutionnel, s'étaye dès l'origine sur le fonctionnement, uniquement sur le fonctionnement, jamais sur l'institutionnalisation d'un savoir dogmatique.

Il n'y a d'enseignement que de la passe, même si souvent ça ne donne pas lieu à une théorisation validante à posteriori des énoncés canoniques du maître. Ce qui compte c'est la mise en tension, au travail (*Durcharbeitung*) qui en découle dans la vie de l'association, dans ses rencontres puisque la transmission de l'impossible ne peut être « réglementée » sans retomber dans le discours du maître.

Le pari, toujours actuel, au sens de « l'actuel inactuel », reste de poursuivre, plutôt qu'avec Lacan, *pas sans* ce qu'il avait tenté d'initier dans son « retour à Freud » pour prendre le contre-pied des habilitations en vigueur au sein des institutions freudiennes orthodoxes, une transmission qui se règle sur un rapport d'isomorphisme quant à la structure de l'inconscient freudien.

Le dispositif de la passe, en ce sens, resserre dialectiquement, les apories propres à l'objet de la psychanalyse, dont nul autre enseignement ne peut être tiré que son effectuation dans l'analyse au « un par un ». C'est toujours à raison d'une analyse pour un analyste : « un pour une ».

D'où l'insistance sur l'impossibilité d'un dire direct, comme « impossible à dire » et la nécessité d'un témoignage indirect, démultiplié entre le passant, ses deux passeurs, les membres du jury qui désignent un rapporteur tiré au sort et le coordonnant.

On voit l'importance du « mouvement » dans l'affaire, un espace où chaque écoutant est écouté, le même n'y est jamais réductible à l'identique. La passe aux CCAF insiste sur plusieurs temps, plusieurs « tours ».

La fonction du rapporteur étant de garantir dans le décompte des tours une coupure, à chaque fois « a cada uno », quelque chose doit tomber (cadere) pour ne pas « faire cas ».

Un « cas », disait Lacan, c'est « ce qui d'un faire cas, choit avec ce qui le cause ». Le rapporteur a pour fonction de suspendre les « temps » dans le temps de l'analyse et de ce qui peut au un par un et plusieurs fois en être entendu, à raison du trou dans le symbolique comme seul viatique. D'où les places vaticinantes de ce dispositif tout en chicanes.

Il est important ici de rappeler la différence, en terme de « trajectivité » (trajet de la pulsion) entre savoir et vérité du même ordre qu'entre *Ziehl* et *Aim*. Un titre se donne, une fonction se vérifie après-coup.

De cet « impossible à dire » quelque chose peut être entendu, comme une surprise, et ce qui est entendu est le produit « propre à chaque un », sans « pensée unique ».

De ce fait , à quelque place qu'on s'y soit trouvé pris, passant, passeur, membre du jury, rapporteur, coordonnant, l'écart irréductible mais heuristique du « dire au dit », permet de déplier quelques écarts qui font l'originalité des *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne* dans leur mouvance pour tenir sur un même « bord » « intension et extension » de la psychanalyse et de maintenir l'écart entre l'analyse et le psychanalyste.

L'originalité des Cartels est de promouvoir un type de lien qui ne se fonde pas sur la confusion entre « le gradus et la hiérarchie », mais sur la pratique de la nomination du passage à l'analyste non par une nomination habilitante mais par une scansion minimaliste.

La passe aux CCAF depuis l'origine s'efforce de soutenir la transmission d'une praxis sans nomination à un titre. Elle s'inscrit dans le soutien de cette praxis. Si ceci n'était plus entendu, quid de la transmission?

Enfin rappelons qu'en exergue dans les premières publications des CCAF (Tribune I et II) figurait en bonne place une citation de Lacan extraite de « La direction de la cure »:

"Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une praxis se rabat, comme il est en l'histoire des hommes commun, sur l'exercice d'un pouvoir."

Rencontres de controverse

Nous proposons ce nouveau dispositif qui nous donnera la possibilité d'organiser des rencontres qui feront débat autour d'une controverse soutenue.

Des groupes de travail seront constitués par des intéressé-e-s autour des thèmes ou des livres récemment publiés qui pointent, d'une manière ou d'une autre, la question de la transmission et se donneront pour mission d'organiser des rencontres de controverse.

Le groupe, qui ne sera pas toujours le même, travaillera les textes d'un auteur et lui proposera une rencontre publique pour répondre à la controverse soutenue par un deuxième invité. Après discussion avec l'audience, un volontaire sera sollicité pour tenter de dépasser la controverse, et déplacer éventuellement le débat.

Nous souhaitons que ces rencontres publiques pour lesquelles nous ferons largement diffusion permettent que les CCAF assument une place mieux engagée et repérable dans le débat social.

Nous débattons lors de notre Assemblée de juin de toutes ces propositions que nous, élus au Conseil, souhaitons soutenir pour les deux années à venir, mais nous vous convions dès maintenant à réagir en nous adressant vos lectures et commentaires par mail.

Nous vous espérons nombreux à la prochaine AG, pour le débat, mais aussi parce que nous procéderons au tirage au sort pour la constitution des cartels de pratique qui travailleront, ainsi que nous le proposons, autour du *fil rouge* sur la transmission. Et pour ceux, qui ne pourraient pas être présents, vous pouvez nous faire connaître par mail, dès maintenant, votre désir d'inscription dans la liste qui servira au tirage au sort des cartels de pratique.

Bien cordialement à vous,

Votre Conseil,

Jean Michel Darchy, Bertrand Phesans, Marie Diebler,

Christophe Amestoy, Lucía Ibáñez Márquez

DE QUOI LA « NARRATIVITÉ » EST-ELLE LE SYMPTÔME ?

Intervention au colloque de Turin organisé par Sotto La Mole

par Albert MAITRE

Il convient de préciser que la notion de symptôme, pour le psychanalyste, est à entendre comme « le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir » (J. Lacan) (1). Elle se distingue de la conception médicale où le symptôme est conçu comme une anomalie et un écart par rapport à une norme. Ainsi l'apparition de la psychanalyse à la fin du XIXème siècle peut être considérée comme un symptôme exprimant l'impossibilité du discours médical à rendre compte de l'hystérie autrement que par la suggestion ou par la simulation. L'apparition d'une nouvelle théorie de la pratique psychanalytique, telle celle de la narrativité, sera questionnée comme un symptôme des difficultés de la pratique psychanalytique et des tensions du champ social dans lequel s'exerce la psychanalyse.

LA NARRATIVITÉ ET SON CONTEXTE HISTORIQUE

Ce courant de pensée est apparu aux Etats-Unis au cours des années 60-70 dans un contexte caractérisé par l'extension des indications de la psychanalyse, le déclin de l'Ego-psychologie et la réfutation de la scientificité de la psychanalyse.

L'extension de la pratique de la psychanalyse va confronter les cliniciens aux limites du modèle de la cure-type des névroses. Ces difficultés vont se traduire par la conception de nouvelles entités cliniques telles les Etats-limites (Borderline) et un déplacement des enjeux libidinaux de la problématique oedipienne vers le narcissisme. S'y ajoute, pour un auteur comme Kohut (2), une conception traumatique du symptôme. La clinique actuelle résulterait des défaillances de la fonction parentale qui auraient perturbé la constitution d'un narcissisme, requis comme l'appui nécessaire à la constitution du Soi. Cette supposition a induit une conception de la cure orientée davantage vers une expérience réparatrice que vers l'interprétation des conflits.

Intervention au colloque de Turin organisé par Sotto La Mole

La psychanalyse américaine a eu d'emblée un souci de respectabilité et d'intégration au monde médical, qui l'a amené à rejeter la psychanalyse laïque, en réservant l'exercice de la psychanalyse aux médecins. Or, cette orientation va se retourner contre ses bénéficiaires avec les travaux de K. Popper (3) et plus tard de A. Grünbaum (4) qui vont réfuter, avec des arguments consistants, l'appartenance de la psychanalyse au champ des sciences de la nature. Dès lors, la psychanalyse n'avait plus sa place dans l'Evidence based medicine. Il devenait donc indispensable que la psychanalyse trouve d'autres appuis si elle ne se résignait pas à ce que ses effets relèvent de la suggestion voire de l'autosuggestion. Le déplacement de l'ordre médical vers une pratique de la

cure conçue comme la co-création d'un récit subjectivant allait offrir une réponse alternative à l'exclusion de la psychanalyse du champ médical.

Cette course à la respectabilité et à l'intégration au monde nord-américain fut l'option, compréhensible, d'une génération d'analystes ayant fuit l'Europe et la barbarie nazie. Leur théorie de la pratique, l'Ego-psychologie, était le symptôme de leur propre demande. Ne fallait-il pas privilégier une conception d'un Moi autonome devant s'adapter à la réalité et analyser les résistances à cette fin ? Une telle visée orientait la cure vers une identification au « Moi fort » de l'analyste et le plaçait en position de savoir. Cette génération d'analystes a formé ceux qui allaient se revendiquer d'une autre manière de concevoir la cure et qu'on regroupe approximativement dans le courant narratif. On pourrait évoquer à l'origine de ce mouvement un conflit de générations, un meurtre du père, Heinz Hartmann en l'occurrence, comme une nécessité de la succession dans l'ordre des générations. Mais cette incidence seule ne peut résumer cette mutation dans la pensée de la pratique analytique. Il nous faut la chercher ailleurs en abordant ce qui la caractérise.

DE LA NARRATIVITE

Ce courant s'est constitué par les travaux de plusieurs auteurs R. Holt, H.J. Home, G. Klein, R. Schafer(5), D.Spence outre-Atlantique et A. Ferro (6), S. Bolognini (7) en Italie...qui ont chacun une singularité qui mériterait d'être approfondie. Nous ne pouvons pas le faire dans le cadre de cet exposé. Nous nous en tiendrons donc à ce qu'ils ont de commun et qui a acquis une diffusion telle aux USA mais aussi en Europe pour que l'IPA en 1988 (8) a renoncé à maintenir la métapsychologie freudienne comme le socle commun de la pratique de ses membres, au profit de la reconnaissance d'un pluralisme des références théoriques. Cet œcuménisme est très sympathique, mais on peut se demander si ne s'y dissout pas ce qui faisait la singularité de la psychanalyse et de sa pratique.

De fait, ce courant se situe explicitement dans une visée thérapeutique et non dans une démarche de découverte des nécessités de la condition subjective, soit comme le disait Freud de substituer à la misère névrotique la misère commune de la condition humaine. Il s'agit, dans la perspective narrative de répondre à une demande de mieux être, en l'accueillant par empathie comme un récit représentant le sujet auprès de l'analyste qui l'écoute. A partir du récit évoquant des souffrances infantiles qui vont se répéter transférentiellement, il s'agira de co-élaborer un autre récit, moins traumatogène et de viser ainsi une capacité narrative que l'analysant pourra acquérir. Ce qui lui permettrait ainsi de mieux affronter les vicissitudes de l'existence. De la métapsychologie freudienne ne sont conservés que le transfert et la répétition et encore sur un mode descriptif pour pouvoir nommer psychanalyse cette pratique. En fait, le ressort invoqué des effets thérapeutiques est l'action ici et maintenant opérée par le langage. L'accent est mis sur la co-création d'un nouveau récit se substituant au caractère traumatique du fantasme et aussi sur l'égalité des positions subjectives de l'analysant et de l'analyste. Celui-ci a donc à se

départir d'une position dissymétrique et de sa neutralité, assimilées à une position de pouvoir.

Voilà, trop brièvement résumé, ce qui caractérise cette orientation de la pratique de la psychanalyse. Si nous la considérons comme un symptôme du mouvement psychanalytique aux prises avec le malaise dans la consommation de masse, alors nous devons nous attacher à entendre ses vérités mais aussi ce que refoule cette orientation.

On ne peut que saluer, qu'au sein de l'IPA, l'on se soit enfin résolu à entendre que la parole est un acte, qu'elle est le ressort de la cure et que son déploiement a des effets pour un sujet qui, dès lors, ne serait plus réduit à n'être qu'un cas de la psychopathologie mais un analysant. D'autre part, si on peut émettre des réserves sur une co-création du récit, difficile à distinguer d'une suggestion, on peut remarquer que cette attitude témoigne néanmoins d'un engagement fort de l'analyste dans la cure. En se départissant d'une neutralité servant parfois d'alibi à un conformisme professionnel, cette position introduit une dynamique où analysant et analyste peuvent s'en trouver déplacés. C'est ce qui m'est apparu à la lecture de récits de séances et de leurs effets. Ce qui ne préjuge pas de la question de la fin et des finalités de la cure.

La narrativité apparaît donc comme une réponse à une médicalisation corporative de la psychanalyse, elle même mise en échec par l'impossibilité de la psychanalyse à s'insérer dans le champ des sciences de la nature. Elle est aussi une réponse à une pression sociale. Le consumérisme ambiant donnant l'illusion de pouvoir satisfaire la demande se doit de faire miroiter une attention toute particulière pour l'usager en considérant l'analysant comme un client à satisfaire.

Répondant donc à cette demande ambiante, la narrativité peut témoigner de certains effets et ceux-ci peuvent rendre compte de sa diffusion dans la pratique de la psychanalyse. Ajoutons, aussi, que la cure psychanalytique relève, in fine, de la singularité de chaque situation et du désir de l'analyste qui subvertit les références théoriques affichées, si bien que des effets peuvent se produire même s'ils ne sont pas déterminés par une orientation conforme à l'éthique de la psychanalyse. Mais, on ne peut se satisfaire d'un pragmatisme des effets pour valider une pratique. Il y a, au delà d'un bénéfice thérapeutique, la question de la finalité d'une cure pour un sujet et cela rend inévitable un positionnement de l'analyste par rapport à l'éthique de son acte.

Toute théorie est une construction visant à nous permettre de faire avec ce qui nous échappe, ce que nous ne pouvons pas encore concevoir. Le propre de la théorie scientifique est sa soumission à des critères de vérifications qui lui sont externes. Ainsi la théorie scientifique reconnaît son propre manque à consister, ce en quoi elle n'est pas folle. Qu'est ce qui peut remplir la même fonction en psychanalyse dans la mesure où des critères de vérifications externes invalideraient la supposition de savoir prêtée à l'analyste et donc le transfert ?

Je proposerai que ce soit l'intégration au sein même de la doctrine psychanalytique de la dimension de l'impossible, soit du Réel, qui en tiendrait lieu. Cela a pris chez Freud différentes formulations : l'Inconscient comme une

Autre scène (die andere Schauplatz), le refoulement originaire (Urverdrängt), l'ombilic du rêve, la répétition, la castration, la pulsion de mort et surtout l'irréparable perte de l'objet ...

Or les tenants de la narrativité considèrent que ces points forts de la métapsychologie freudienne relèvent d'une fiction personnelle, sans dénotation du Réel, soit un récit que son auteur aurait produit pour soutenir sa pratique. Ainsi, une pratique de la parole n'aurait comme validation que le sens et l'utilité qu'elle induit. On comprendra, que faute d'être lestée par quelque manque, elle ne puisse qu'enchaîner la production infinie de récits en quête d'un sens dernier à venir. Cette impasse herméneutique est le symptôme de ce dont les « narratifs » ont pensé faire l'économie : la fonction d'autorité et son corolaire la supposition de savoir. Ils ont naïvement confondus le principe d'autorité avec le personnage qui en représente la fonction. Ce qui fait autorité pour un sujet, ce sont les signifiants de son aliénation subjective. Pour qu'il en sache quelque chose, encore faut-il qu'il puisse les lire et les entendre en les transférant sur un sujet supposé les savoir. Cela aussi suppose qu'on ne ramène pas la misère névrotique au roman d'une enfance et à ses acteurs, mais plutôt à la manière dont peut s'entendre la répétition des écritures de la rencontre avec le Réel, soit celle du manque de l'Autre.

Il y a donc un malentendu dans la fonction de la parole dans la cure chez nos collègues. Il l'entendent en herméneutes comme ce qui va donner un sens à l'existence, ce qui relève d'une pastorale ; alors qu'il y aurait à gagner à l'entendre comme ce qui institue l'objet perdu et donc le désir. Ces deux dimensions sont bien entendues présentes chez chacun d'entre nous, c'est bien pourquoi les formations de l'Inconscient ne se manifestent que sous les formes du lapsus, de l'acte manqué ou du symptôme qui trouent le sens.

ACTUALITE DE LA NARRATIVITÉ

Les débats à propos de la narrativité ne sont pas récents. Ils ont déjà eu lieu, sous des formes diverses, il y a une vingtaine d'années. On peut se demander, pourquoi retrouvent-ils de part et d'autre des Alpes une nouvelle vigueur ? De quoi cette relance serait-elle le symptôme ?

La situation de la psychanalyse aujourd'hui est problématique, aussi bien dans ce qui lui est propre que dans la place que veut lui assigner l'idéologie dominante. Les psychanalystes ont souvent une demande paradoxale à l'égard de cet Autre qu'est le socio-politique. Nous ne souhaitons pas qu'il se mêle de notre travail et pourtant nous attendons de lui une certaine reconnaissance. Ce paradoxe a connu une exacerbation à propos des législations sur les psychothérapies dans divers pays européens ces dernières années. Il se trouve aussi accentué par une tendance forte à exclure le psychanalyste des institutions médico-sociales et éducatives.

Ne vivons nous pas ce que nos collègues américains ont eu à connaître il y a quelques décennies ? Le décalage temporel relevant davantage des capacités culturelles de résistance de la psychanalyse en Europe que d'un retard en soi.

L'hypothèse que je vous soumetts, serait que la narrativité est une forme de repli des psychanalystes devant la haine et le rejet dont ils sont l'objet et en même temps une position de séduction de la demande, soit d'être aimés. La narrativité ne serait-elle pas la théorie qui manque à une psychothérapie dite inspirée par la psychanalyse ? A un moment où la raréfaction des demandes d'analyse et une pratique des psychanalystes qui de fait, se situant hors cadre de la cure-type, ne semble pas pouvoir se nommer autrement que psychothérapie, la narrativité ne serait elle pas en ce début du XXIème siècle un nouveau radeau de la Méduse pour des psychanalystes angoissés d'être assignés aux poubelles de l'histoire où semblent les destiner la techno-science et le capitalisme financier ?

Notes

- 1- Lacan J., *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 234.
- 2- Kohut H., *The analysis of the self in Series of the Psychoanalysis of the Child*. International University Press, 1971.
- 3- Popper K., *La logique de la découverte scientifique*, Payot, 1973.
- 4- Grünbaum A., *Les fondements de la psychanalyse*, PUF, 1993.
- 5- Schafer R., *Un nouveau langage pour la psychanalyse*, PUF, 1990.
Schafer R., *L'attitude analytique*, PUF, 1988.
- 6- Ferro A., *La psychanalyse comme littérature et thérapie*, Erès, 2000.
- 7- Bolognini S., *L'empathie psychanalytique*, Erès, 2006
- 8- Wallerstein R., *One Psychoanalysis or Many ?* IJPA, 1988, n° 69, p. 5-21.

PROPOSITION DE CARTEL

A propos de la question : *le corps et la psychanalyse ?*

Cette question peut se décliner de multiples façons. Quelques exemples :

- corps comme articulation entre le vivant et le signifiant
- image(s) du corps
- corps comme support d'écriture
- corps fantasmé
- corps et jouissance, l'objet a
- corps et pulsions, le sexuel
- symptôme somatique ...

Ce sont mes découpes, d'autres peuvent s'avancer autrement. Ce n'est pas un inventaire exhaustif.

Il ne s'agit pas de tout traiter, chacun formule, adopte tel ou tel sujet et essaie de le problématiser en résonance avec le travail de ceux qui composeront ce cartel (4 personnes).

Jean-Paul Bucher

06 67 64 50 83

01 43 14 93 22

Correspondances

LE TEMPS PASSE...
DÉCALAGES ET CORRESPONDANCES...

J'avais écrit ce texte en son temps pour qu'il puisse être lu à une AG où je ne pouvais pas me rendre.

J'ai laissé passer du temps, sans le transmettre pour le courrier qui suivait.

La lecture du dernier courrier me donne envie de le transmettre maintenant : alors que je pensais qu'il serait « décalé », il me semble en fait qu'il est encore temps.

Ce que j'ai lu me fait penser en effet qu'il y est question de temps, de durée, de fatigue, et aussi de désir de poursuivre et de rester en lien. Comment ? Où ? Avec qui ?

Comment retrouver le vif des échanges au plus près de nos questions cliniques ? Un peu de passion ?

Pouvoir réfléchir ensemble à nos pratiques dans leurs aléas et leurs trouvailles, et ce, chevillé à l'éthique et à l'institution me semble être une des questions qui court encore, et tant mieux !

Laisser pour un temps ce dispositif de côté... se décaler... Pourquoi pas ? Pour un temps, celui qui permet parfois de mesurer l'épaisseur de ce qui manque.

Merci pour ce courrier vivant !

Bien amicalement

Claudine Herail-Teste

Correspondances...

Un « petit mot » pour répondre à cette invitation à réfléchir à la possibilité d'être correspondant des CCAF.

N'étant pas à Paris ce Samedi je me lance à en écrire quelques lignes au plus près de ce qui me concerne, en pensant que cela puisse faire écho et contribuer à la réflexion.

Aborder la question d'une éventuelle « migration » des membres des CCAF vers le statut de correspondant ne peut pas se faire me semble-t-il sans prendre en compte un ensemble d'éléments « en correspondance ».

J'ai participé aux activités des CCAF durant une dizaine d'années, convaincue de l'importance d'être engagée dans le travail de l'association, dans sa dimension collective, politique, dans son vivier d'esprits au travail. J'y ai également pris la mesure après le décès de Jacques Teste de ce qu'intelligence et amitié mises en correspondance peuvent apporter d'un soutien désormais inscrit.

Pourtant, j'ai souhaité faire une pause en ne m'inscrivant plus dans le dispositif sur la pratique. A cela plusieurs raisons dont des plus prosaïques : le coût financier disproportionné par rapport à mes revenus professionnels, le coût en temps et en déplacements de ce dispositif par rapport à d'autres engagements personnels et professionnels, les difficultés croissantes pour trouver des temps suffisants pour travailler ensemble dans les cartels...

Toutefois, je dois constater que rien n'a pu depuis remplacer (le vilain mot) la qualité des échanges que j'y ai trouvés.

J'avais évoqué lors d'une de nos rencontres ma crainte de voir se vider ce dispositif alors que se multipliaient en parallèle de nombreuses initiatives de groupes de travail...

Ce détour par la désaffection constatée pour le dispositif sur la pratique me semble incontournable pour éclairer une prise de distance par rapport à l'ensemble des travaux des CCAF tant il en représentait pour moi l'essence si précieuse.

Etre ou devenir correspondant, avant ou après une inscription plus consistante dans l'association, pouvoir y rester partie-prenante, en faisant un pas de côté, peut-être pour un temps limité, me semble un autre des points forts des CCAF. Il préserve la possibilité de travailler avec d'autres, en particulier dans le groupe de Montpellier où chacun tente d'amener sa part de questions et de

propositions, chaque fois que possible en synergie avec d'autres initiatives locales pour qui la psychanalyse reste la référence essentielle.

Questionner ce phénomène dans notre association est une initiative sans doute salutaire pour que ce statut de correspondant puisse continuer à exister.

P.S. « il savait à présent ce qu'il raconterait à la femme », cette femme à qui il a résisté : voilà ce que se dit le vieil homme qui va mourir, écrasé par le poids des ans, par le poids du chamois qu'il vient d'abattre et celui du papillon.

Erri de Luca *Le poids du papillon* Gallimard 2011

DE L'INTIME A L'UNIVERSEL

Je n'étais pas à l'A.G de janvier car j'étais auprès de ma mère mourante à l'hôpital où j'ai passé un mois à son chevet à évoquer pour ses derniers jours les moments agréables que nous avons vécus ensemble. Les autres, les douloureux qui m'ont coûté de longues années d'analyse, ils n'avaient plus leur place à cet instant où le temps nous était compté.

La mort d'une vieille dame de 88 ans fut-elle douloureuse pour ses proches n'a rien de scandaleux. Mais que dire de celle de jeunes êtres fauchés, un matin de leur vie, par des cinglés décérébrés dont le délire de toute-puissance leur fait décider de qui doit vivre ou mourir ?

J'étais donc de cœur et d'esprit avec ceux dont on venait d'assassiner qui un frère, un mari, un fils, une fille aimée.

Pour autant je n'étais pas Charlie : déjà comment être un autre quand on a tant de peine à être soi ? Ensuite si je détestais *Hara-Kiri - journal bête et méchant*, je n'aimais pas non plus *Charlie Hebdo - journal irresponsable*. Non que j'en ai été une lectrice assidue mais les quelques fois où je l'ai eu entre les mains, j'ai été choquée par leur mauvais goût. Je me souviens d'un dessin qui m'avait ulcérée : celui d'une femme nue recouverte de ketchup et je m'étais senti salie, méprisée en tant que femme. C'est sans doute ce qu'ont éprouvé de nombreux musulmans à la lecture des caricatures de Mahomet.

Question : si la liberté d'expression est un droit inaliénable, que dire de la dignité des individus ? Le désir qui nous anime a-t-il tous les droits ?

Dominique Lallier-Moreau

Lire, voir, entendre

Chers collègues, qui ne seront jamais pour moi des « ex »,

Je suis contente de vous annoncer la sortie à partir du 4 avril de mon deuxième livre publié. Si mon texte de présentation est un peu long c'est parce que je souhaite que vous sachiez à qui et quoi vous aurez à faire.

A l'occasion de cette parution « Un Provocant Abandon » sera réédité par Desclée de Brouwer.

Françoise Wilder
francoise.wilder@orange.fr

Françoise Wilder publie chez Epel éditions :

Margarethe Hilferding, une femme chez les premiers psychanalystes

Laissez-moi tirer de l'oubli cette femme Margarethe Hilferding, née Hönigsberg ! Naissance à Vienne en 1871 dans l'excellente bourgeoisie ; assassinat à Treblinka en 1942 dans le même convoi de vieillards qu'Isidore Sadger et les trois sœurs de Sigmund Freud demeurées à Vienne.

Je l'ai découverte grâce à l'étonnement dans lequel m'a plongée le compte-rendu de sa conférence devant la Société Psychanalytique de Vienne dont elle fût – et demeure à jamais – le premier membre féminin (mars 1910).

« L'enfant est un objet sexuel naturel pour la mère », prononce-t-elle, selon les notes établies par Otto Rank, secrétaire, au cours d'une conférence sur « Les fondements de l'amour maternel. »

Première femme formée et reçue comme médecin par l'université de Vienne (1903), elle a traversé le plafond de verre qui sépare l'éducation permise aux filles de celle que propose aux jeunes gens la Vienne brillante du XXème siècle à son début.

Pendant qu'elle fréquente, jeune femme, les cercles progressistes, Adolf Hitler parcourt les rues de la ville impériale. On doute qu'ils s'y soient croisés...

Elle rencontre son futur mari, Rudolf Hilferding, comme elle médecin et qui deviendra le grand théoricien de la Social Démocratie allemande, plus tard ministre de la République de Weimar. Ils ont deux fils, vont à Berlin, en re(vienne)nt, empêchée qu'elle est de pratiquer la médecine en Allemagne. Empêchée, empêchée encore, cette femme ! Rudolf repartira, seul.

Toute la carrière de Margarethe se fera entre les dispensaires et une activité de cabinet en milieu populaire orientée par les problèmes et les pathologies des femmes et des enfants.

Elle publiera nombre d'articles et parlera à de nombreuses occasions. Ses thèmes : la maternité, le contrôle des naissances, les devoirs de la future mère pendant la grossesse.

Jusqu'aux restrictions terribles de libertés, aux interdictions qui suivent l'*Anschluss*, dans la déportation à Theresienstadt et puis à Treblinka où elle meurt elle « conserve la tête haute. »

Les blessures pourtant ne lui ont pas manqué : la solitude comme éducatrice de ses enfants, le divorce demandé et obtenu par son mari (1923), la conversion au catholicisme et l'ordination presbytérale de son fils aîné Karl, le ravalement du monde social et politique à la construction duquel elle a œuvré.

Et que dire des souffrances du confinement et de la mort ?

Remarquable aussi son aventure intellectuelle. Comprendre cette femme intelligente et expérimentée dans son rapport aux freudiens du temps, à Freud lui-même. Alors que sa conférence de 1911 indique sa compréhension des thèses freudiennes au temps des « Trois essais sur la vie sexuelle », elle délaissera les psychanalystes; plus tard encore, en 1920, Margarethe rejoint le groupe de Psychologie Individuelle créé et animé par Alfred Adler.

On ne dira jamais assez comment la première femme admise comme membre du cénacle freudien y fût mal accueillie ni combien les interventions qu'elle y fit et dont on a la trace *Les Premiers Psychanalystes - Minutes de la Société Viennoise* (Gallimard), signalent son intelligence, sa perspicacité, son expérience clinique et sa largeur de vues. Contrairement aux idées reçues, elle ne quittera pas le groupe avec Adler mais *en même temps* que lui, déçue du niveau assez médiocre des partenaires, formée qu'elle était au débat intellectuel dans le milieu progressiste à Vienne, à Berlin, où s'élaborait la Social Démocratie. Les compagnons de Freud et Freud lui-même ne gagnaient pas à la comparaison. À la différence de celles qui lui succèdent – Sabina Spielrein, Hermine Hugh-Helmut, Lou Andréas-Salomé – elle ne sera pas une fille de Freud, ainsi que le dit très bien sa seule biographe autrichienne, Eveline List. Le mode d'organisation du groupe lui déplâit ; elle le signifie ; elle partira.

Sa participation très soutenue à la vie politique et sociale se confondant avec ses investissements amicaux, familiaux nous trouvons parmi ses amis et fréquentations tous les grands noms et les figures de « sa » Vienne. Elle lit tous les journaux socialistes, féministes, sans cesser de lire les classiques, les nouveautés littéraires et scientifiques. La poésie accompagne sa vie. Elle en écrit, en publie. Sa pratique de médecin et son expérience de mère seule à élever et éduquer ses fils l'engagent toujours plus avant dans les politiques de contrôle des naissances conformes aux principes d'hygiénisme et d'eugénisme dont débattent les socialistes. La force des nouveaux hommes tient-elle à leur nombre, à leur qualité ? Margarethe penche pour la qualité. Le lecteur d'aujourd'hui s'étonne et s'affole devant ces thèses et leur développement. On parle d'élevage des hommes, de sélection soigneuse des couples aptes à procréer...

Un mot du contexte :

-la grande bourgeoisie viennoise juive, dont M.H. est issue, à la conquête de ses droits civiques ;

-la façon de s'approprier « les Lumières » donnant lieu à une sorte de « protestantisme juif » opposé à la puissance de l'Eglise Catholique ;

-la « Vienne Rouge », son grand chambardement social, artistique, éducatif, psychologique, architectural, encore actif après l'échec des socialistes ;

-la tension entre la psychanalyse en train de s'inventer et d'autres théories nouvelles de la vie psychique ;

etc...

Enfin, honorer la figure de cette femme âgée, malade, emportée par le sort commun des vieillards juifs, ignorante de l'assassinat de son ex-mari et de son fils aîné, incertaine du sort de ses proches. « Je veux seulement vous dire adieu », écrit-elle.

Et cela encore : soignante jusqu'au bout, avec le sac de médicaments et pansements qu'elle a emporté, peut-être vide au moment de sa mort.

Françoise Wilder.

PIERRE EYGUESIER

PSYCHANALYSE NÉGATIVE



Éditions La Lenteur

Introduction

Il aura fallu que je me persuade pendant toute une semaine que ce livre ne devait pas être publié pour qu'un titre impossible vienne à la surface, lui accordant finalement le droit de vivre : *Psychanalyse mortelle*. J'aurais pu ajouter : *ou immortelle* ? tant je suis persuadé à présent que l'intention secrète de tous ces textes que j'ai écrits ces dernières années autour de questions « politiques » avaient en dernier ressort pour but de faire atterrir la psychanalyse, de la faire mourir pour qu'elle puisse éventuellement vivre encore, de-ci, de-là, dans les marges des institutions officielles, officiantes, qui en rajoutent tellement sur son immortalité qu'ils sont en train de la tuer. En tout cas dans ce qu'elle a de vivant, de vivifiant, de combatif. De drôle.

Si la psychanalyse ne peut pas mourir, elle est morte d'avance. Et ce ne sont ni la science ni la religion qui l'auront tuée, comme les psychanalystes affectent de le craindre, mais les psychanalystes eux-mêmes.

Si mon collègue et ami Jacques T. était encore de ce monde, je lui aurais dédié cet assemblage de textes que je mets aujourd'hui en circulation limitée, car ce qui s'est passé au moment où il a appris qu'il allait mourir, au moment où ses médecins lui ont dit qu'il allait devoir, mais devoir impérativement cesser de travailler, je veux dire de travailler comme analyste, est resté gravé gravement dans ma mémoire : « Je recevais du matin au soir. Je n'avais plus le temps de rien, ni de voir mes amis, ni de voir mes enfants, ma femme... » C'est ça, aussi, l'analyse. Tâche sainte, qui tient son servant rivé à son fauteuil jusqu'au bout, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et du coup, d'un jour à l'autre, Jacques s'est trouvé face à un vide. *Que vais-je pouvoir faire du temps ?* s'est-il demandé. Vous avez bien lu *du temps* (et pas de « *mon* » temps) : Chronos qui règle nos emplois du temps ayant été mis hors jeu par les médecins, Aïon, le présent éternel, a pointé son nez, et Jacques s'est trouvé désemparé. Jusqu'à ce qu'il retrouve tout un matériel de peintre qu'il avait remisé dans un placard, et qu'il se remette à peindre. D'abord maladroitement, puis, s'étant attaché la présence et les conseils d'une artiste dont il avait eu à plusieurs reprises l'occasion d'admirer les œuvres, adroitement. Elle lui a dit : *Jacques, ce n'est pas grave si vous ratez un tableau, en peinture, on peut toujours se reprendre, effacer et recommencer, corriger le trait* – ce n'est pas du mot à mot, c'est à peu près ce que Jacques a dit à un groupe d'amis, de collègues, dont j'étais, lors d'un long récit de ce moment de sa vie où tout avait basculé, où la maladie l'avait brusquement, brutalement serait excessif, jeté dans un temps où il n'avait plus rien à faire. Plus de rendez-vous toutes les demi-heures (j'imagine toutes les demi-heures, car il n'était pas du genre à faire flamber l'analyse, à recevoir un patient toutes les cinq ou dix minutes, et à encaisser des sommes folles), plus de charge, plus de sacerdoce, et du coup, nous avait-il dit, *Je me suis mis à peindre* – il ne nous a pas parlé des douleurs que la maladie lui infligeait, de ses probables troubles du sommeil, de sa peur de la mort. Non, il nous a seulement parlé de cette ouverture du temps, de cet Aïon imprévisible qui à présent ne structurait plus ses journées, car ce temps est le temps de l'ouvert, celui, pour en venir au but, pour dire enfin ce à quoi je veux en venir en racontant cette histoire, qui doit être celui de l'analyste en des temps où l'accélération de tout rend indispensable, vital, que des analystes soient comme ces tortues que des flâneurs tenaient en laisse, au XIXe siècle dans les passages parisiens, pour protester contre la volatilisation d'Aïon. Jacques était disponible, il m'a laissé ce jour-là l'impression de quelqu'un qui, plus que jamais, était en état de grâce analytique.

Preuve m'était ainsi offerte que l'analyste est là... enfin, est là, est un peu là, juste ce qu'il faut, au moment où il s'évanouit, où il disparaît comme le chat de Cheschire, laissant flotter sur le lieu même de son absence un sourire ironique, un délicieux sourire prêt à basculer dans un franc éclat de rire : vous pensez que

je suis là, que j'ai réponse à la moindre de vos questions compliquées, douloureuses, eh bien détrompez-vous, je ne peux vous écouter comme vous attendez que je vous écoute, que si je pense au Référendum sur l'Europe (j'hésite entre voter non et ne pas voter), ou à Fernande, ou à ce livre que j'ai terminé hier et dont un extrait flotte dans ma pensée parce que les vagues de vos propos l'ont fait remonter à la surface.

Si ce livre impubliable a été écrit, c'est à cette seule fin : en finir avec la névrose de transfert qui ficelle les analystes, et un certain nombre d'analysants avec eux, à la psychanalyse elle-même. Je ne peux expliquer autrement tout cet acharnement avec lequel je me suis appliqué à reverser la psychanalyse dans l'histoire, à la déstructuraliser, à la désacraliser, tâchant de dissocier ce qui en elle reste précieux : le recueil d'une plainte, d'un malaise, d'une tragédie qui prend des proportions épouvantables faute de pouvoir se concevoir comme tragédie, de ce qui en elle est désespérément aliénant : tout le reste.

Voilà pour l'essentiel. Ce livre est composé de plusieurs textes écrits à des périodes différentes mais qui ont pour point commun de tirer la psychanalyse par les pieds, de lui faire fouler la terre, le terre à terre, de la rapprocher de ce qui atterre aujourd'hui ceux qui, en désespoir de tragédie, lassés de prendre des médicaments ou des bons conseils, s'adressent encore des psychanalystes, espérant, du moins leur fais-je ce crédit, qu'ils soient mortels. Et qu'ils le soient vraiment, car je pense qu'il n'est plus de mise aujourd'hui « d'incarner le mort » par son silence, étant persuadé que si les analystes se taisent, c'est parce qu'ils n'ont rien à dire, ou parce que s'ils ouvraient la bouche, ce serait si plat, si peu expressif, si comparable au langage d'aujourd'hui, qui « n'exprime rien » (Adorno et Horkheimer), qu'il vaut effectivement mieux qu'ils se taisent. « Casa do fim », qui ouvre ce recueil, a été écrit au Portugal pendant tout un été sous la forme d'un journal. Les textes qui suivent ne sont pas tous inédits, mais la plupart ont été publiés dans des revues confidentielles, et retravaillés en vue de leur publication en livre. Je n'ignore pas que certains, même s'ils ont été rédigés au plus près de la parole vive, sont parfois un peu trop imprégnés de jargon psy. J'essaierai de faire encore plus clair, encore plus simple dans une vie ultérieure, mais certains concepts sont indispensables, et il ne faut pas craindre de maintenir une part d'énigme, de ne pas tout comprendre, d'en laisser un peu pour la comprenette inconsciente. C'est reposant.

Table des matières

9 | Introduction

13 | Première partie : Casa do fim

- § 16 juillet. *Errance*, 15
- § 28 juillet. *L'Hystérie-curiosité*, 28
- § 29 juillet. *De l'indifférence en matière de politique*, 35
- § 31 juillet. *Adorno avec Lacan*, 47
- § 2 août. *Les révisionnistes de la psychanalyse*, 51
- § 2 août. *Éros et agapè*, 55
- § 2 août. *Retour aux révisionnistes*, 58
- § 2 août. *Pour vous libérer, je vous enferme*, 63
- § 3 août. *Angoisse*, 66
- § 4 août. *Casa do fim*, 77
- § 5 août. *Manger à l'arbre de la connaissance critique*, 80
- § 6 août. *Travailler plus pour parler plus*, 85
- § 6 août. *Bénéfices secondaires*, 88
- § 6 août. *Lignes de fuite*, 90
- § 10 août. *Tranche de vice*, 93
- § 11 août 2012. *Lenteur*, 99
- § 11 août au soir. *Nostalgie*, 103
- § 20 août. *Perte pure*, 106
- § 23 août. *Résultats*, 110

113 | Autres essais

- § I. *Opium et opium*, 115
- § II. *Une giclée de plombs*, 126
- § III. *Sous le divan, l'œuvre*, 139
- § IV. *DC de la formation*, 155
- § V. *Le Mai-68 de Jacques Lacan*, 164
- § VI. *Le psychanalyste limité*, 182
- § VII. *Le réel terrifiant*, 211
- § VIII. *Dévoré par la faim...*, 219

227 | Conclusion

Ecrits

LA PASSE OU L'AVENIR DE LA PSYCHANALYSE

Barcelone, ce 14 décembre 14

Chère Béatrice,

Au bas mot dix mois par an et durant, m'avez-vous rappelé, quatorze années, nous avons passé chaque semaine des heures et des heures, distribuées pourtant seulement en des laps plus brefs, scindés en deux fois par semaine, consacrées à ces rencontres que nous appelons des séances, mais qui n'avaient rien d'une cérémonie... ; et cela, en vue de mener à bien une psychanalyse à laquelle vous avez été toujours impeccablement assidue.

Quand elle s'est terminée, il y a quatre mois, quand vous me l'avez signifié et que je n'ai rien trouvé à redire, aucun des problèmes qui vous avaient amenée à me la demander n'avait trouvé sa solution, et combien encore de souffrances étaient à endurer ! Ni travail assuré ni amour partagé, selon la version canonique et apprise, n'étaient acquis. Mais tout cela vous semblait à présent à portée de la main ou en passe d'advenir.

Cet "en passe", il semble, étant évidemment sortie de l'impasse, qu'il vous faille aussi le faire vraiment aboutir en le réintégrant à ce qui était devenu votre seconde vie. Et voilà pourquoi c'est à moi, ai-je cru comprendre, que vous vous adressez pour me déclarer cette fois que la "passe", au sens que Lacan a donné à ce mot, vous concerne, et pour me demander de voir si ce dispositif institutionnel ne pourrait pas être mis en jeu pour vous dans l'association (les C.C.A.F.) dont je fais toujours partie.

Il est vrai, car je n'ai jamais fait aucun prosélytisme, que vous êtes au courant de cela, du fait que je vous avais moi-même demandé d'être "passeur" (permettez-moi ici de ne pas féminiser ce mot et de le laisser au neutre de sa fonction), vous désignant à cette place où le sort a bien fait les choses, puisque votre nom a été tiré du chapeau où j'avais demandé qu'il soit glissé et que vous n'avez pas été trop déçue par l'expérience, ayant à présent envie de vous y mettre à votre tour.

C'est ainsi que vous avez été amenée, je crois, et à pouvoir sans trop d'appréhension me signifier que le moment était venu pour vous de nous quitter et, avec quelque mois d'après-coup, m'exprimer le souhait de transmettre auprès d'autres qui ne seront pas tenus, comme moi, au secret, mais chargés, au contraire, de restituer ce que vous leur enjoindrez de dire, afin de pouvoir ainsi témoigner de ce qu'aura été pour vous le gigantesque travail de votre analyse.

Permettez-moi cependant, puisque vous m'en donnez l'occasion, et que je suis amené à en retracer les axes majeurs (la désignation comme passeur, la déclaration de fin d'analyse et la demande d'être à votre tour confrontée au témoignage auprès d'un passeur et puis aussi d'un autre,

Rosencrantz n'allant jamais donc sans Guildenstern) de m'exposer moi-même ici à une sorte de passe : celle où je pourrais rendre témoignage de ce qu'aura été pour moi cette aventure de la passe aux C.C.A.F.

L'instauration de ce dispositif a été, en effet, contemporaine de la fondation de mon association en 1983, juste après la mort de Lacan et la dissolution en 1979 de son association, dont la passe avait été considérée comme la pierre d'angle, mais qui avait été déclarée avoir subi un échec, sans doute avant-coureur du terme mis à cette cote mal taillée qu'était l'École Freudienne de Paris.

Je vais donc être amené à exposer les rouages de ce qu'il nous a paru devoir surajouter à l'éventuelle reprise de la passe, pour que celle-ci n'aboutisse pas à un nouvel échec, et essayer de retracer une sorte de bilan de son fonctionnement plus de trente ans après.

Vous le savez, la passe n'est pas un examen de passage pour occuper la fonction de psychanalyste dans une association qui vous garantirait dans votre exercice, Lacan avait déjà pris soin de distinguer deux titres pour éviter cette confusion. Mais il n'avait pas cru devoir aligner les arguments, de saine politique ou de bonne clinique, de cette prise en compte de la situation du "passant", ce qui a fini par signer la perte ou la démonétisation de cette invention.

Sur le plan politique d'abord, Lacan n'avait pas empêché qu'il soit usé du même sigle (l'Analyste de l'École) pour désigner les compagnons de route cooptés au départ, et les nouveaux nommés au décours de cette aventure de la passe et qui devaient être considérés comme les ferments de l'avenir de son école, si bien que le deuxième titre auquel on ne pouvait pas se porter candidat (l'Analyste Membre de la dite École), mais qui autorisait un praticien dans son exercice ordinaire, a fini par être confondu avec le premier, voire davantage prisé, le clientélisme et le conformisme sévissant à nouveau, comme dans les associations dont Lacan avait cru bon de devoir se séparer.

Mais sur le plan clinique aussi, et bien que cela ne pouvait pas apparaître avant que l'expérience de la passe ne soit tentée, il est vite apparu que le devenir analyste proprement dit ne pouvait pas se superposer avec la procédure de la passe elle-même, même si son issue pouvait en être déclarée favorable.

Or c'est bien de ces deux faits dûment constatés que les pionniers de cette réforme de la passe à laquelle il était indispensable de procéder, si on voulait la reprendre, sont effectivement repartis : l'ensemble des constituants de la nouvelle association ont voulu reprendre la passe, mais non sans l'associer à un autre dispositif qui traiterait plus directement de la déclaration qu'on voudrait faire que l'on est devenu analyste et que l'on s'expose à mener des cures, non sans en parler dans un dispositif à créer pour cela et qui ne serait plus la passe, mais une cartellisation effective,

l'autre dispositif institutionnel inventé par Lacan pour proroger une psychanalyse qui n'aurait pas à se couler dans les moules préexistants du discours universitaire ou des clubs d'appartenance à une caste de professionnels établis et estampillés.

Une fois ce départ bien pris, il fallait aussi parer aux prises de pouvoir dont le jury de la passe, puisque ce terme était encore incontournable, devenait le lieu, s'il fallait assumer le lourd héritage que la transmission charismatique du savoir lacanien nous avait légué. Ce sont bien, il faut le reconnaître, certaines prises de décision pharaoniques qui ont foutu en l'air le réseau si délicatement instauré par la dentelle de cette transmission indirecte qui permettait d'avoir pourtant affaire à du discours, et pas directement aux personnes qui le tenaient.

Les limites qui ont été instaurées dans le dispositif même aux velléités de cette déviation et au retour en force des abus de transfert qui ont fleuri au sein du tissu institutionnel de la psychanalyse, ont été drastiques : les passants n'auraient jamais affaire au même jury, celui-ci étant à chaque passe tiré au sort dans la liste constituée d'un jury potentiel, et par ailleurs, tout le déroulement d'une passe serait lui-même exposé à l'écoute de l'un de ces écoutants, lui-même tiré au sort dans la main du passant, mais qui ne prendrait part ni aux discussions ni au vote qui pourrait s'ensuivre, son rôle étant suffisamment indiqué par le fait qu'il est désigné comme "rapporteur". Enfin, au lieu que les passeurs soient écoutés en présence l'un de l'autre et par les six membres fatidiques d'un quelconque jury d'agrégation, chapeautés par leur président, il était entendu que leur nombre n'excéderait pas les quatre, qui auraient donc à se mettre d'accord pour éviter les résultats inconsistants, en présence du témoin que resterait encore leur cinquième, auquel serait confiée la mission de transmettre la sentence, s'il fallait employer un tel mot.

À qui ce cinquième, muet durant ces débats, communiquera-t-il donc oralement son "rapport", et surtout quand les choses –car elles le peuvent, croyez-moi bien!– dégénèrent ? Si ce n'est pas, de façon évidemment plus discrète, au passant lui-même (éventualité non rejetée, mais de moins en moins adoptée), ce sera à la seule personne qui fait gond entre l'institution et le passant, mais qui n'est plus l'instance anonyme d'un simple secrétariat. Nous l'avons, dès le départ, nommé "coordonnant de la passe", bien qu'il ne soit pas élu ès qualités, mais librement choisi parmi ses pairs du bureau de l'association, après qu'il leur ait proposé d'en assumer la responsabilité.

Ce coordonnant qui ne saurait être qu'un vrai clinicien de la passe s'expose à assumer deux sortes de fonctions : la première concerne essentiellement les passants qu'il aura à recevoir statutairement à trois reprises, d'abord pour leur donner l'occasion de formuler leur demande de passe, offrant à ces personnes un entretien au cours duquel cette demande aura à être un tant soit peu argumentée par celui qui va devenir le futur

“passant”, s’il ne lui est pas conseillé de surseoir à sa demande ou à la différer ; à l’issue de cet entretien, il lui est alors présenté le chapeau des passeurs, afin que deux noms en soient tirés (ou récusés une fois) ; il aura ensuite à recevoir à nouveau le passant, lorsque celui-ci estime avoir fini sa passe, ayant confié tout ce qu’il avait à dire à ses passeurs, et ce sera afin que lui soit présenté un nouveau chapeau où il aura à tirer les cinq noms de son “cartel de passe”, cette appellation étant donc à substituer en cette occasion à celle de “jury” auquel il peut s’attendre encore ; enfin, lors d’une troisième reprise, ce sera en principe à lui que sera confiée la tâche de communiquer à ce passant le résultat de sa passe, qu’il s’agisse d’un message en termes chiffrés (un certain nombre de oui ou de non) ou signifiants (la formulation argumentée d’un assentiment ou d’un renvoi), après que cette décision ait été longuement pesée par les quatre responsables de cette passe, pour que sa teneur soit confiée au rapporteur qui la communique sans appel au coordonnant, lequel n’aura plus cette fois d’autre initiative à prendre.

Mais sa deuxième fonction, qui n’est pas moins importante, concerne, on s’en doute, le fait de devenir au sein de la communauté analytique l’adresse de cette passe en tant que telle. Il lui faut bien évidemment d’abord recevoir le rapporteur de l’une ou l’autre des passes en cours, étant bien entendu qu’il peut avoir à communiquer son opinion à cette personne pour qu’il la fasse valoir auprès du cartel qui travaille sur cette passe, au cas où il lui aurait été donné à entendre un point ou un autre de surdité.

Il aura donc à manifester qu’il n’est pas seulement un lieu d’enregistrement des noms et de préservation de leur secret, mais aussi une caisse de résonance pour les choses que ces noms mettent en circulation au travers des circuits si hautement déliés et délicats de cet étagement de transmission indirecte dont il est la clé de voûte.

Mais s’il occupe cette place, c’est aussi pour qu’il se rende à même d’offrir davantage qu’une simple boîte aux lettres aux analystes de l’association qui lui adressent bon an mal an le nom d’un passeur, les incitant à ne pas s’en désintéresser, au cas où cette liste deviendrait trop étroite pour permettre un choix significatif, ou trop ancienne pour que ces noms puissent occuper cette fonction, hautement sujette à la caducité.

Enfin, s’il est amené à travailler à l’affinement d’une certaine écoute des témoignages qui lui parviennent au travers des rapporteurs, c’est parce qu’il s’est lui-même rompu au travail de l’écoute, en général, et du respect de l’éthique analytique dans les cures qu’il aura été amené lui-même soit à diriger soit à écouter d’une place de “contrôleur”, ou dans les cures dont il aura eu connaissance au travers de cet autre dispositif qu’est celui de la pratique, mis en place justement pour contrebalancer le point de vue trop exclusif qu’offre le défilé de la fin de l’analyse, lequel

ne saurait se superposer aux ouvertures qu'apportent les différentes formes du devenir analyste dans le concret du tissu social d'aujourd'hui.

Après ce détour du retour au passé de l'instauration d'une autre passe que la strictement lacanienne, toujours au ton un peu trop idéalisant, je le regrette, je me relis et m'aperçois que j'ai omis l'essentiel : cette passe n'est pas censée, comme c'est encore le cas chez les lacaniens de stricte observance, déboucher sur la nomination à un titre ni d'analyste de l'école ni encore moins d'analyste tout court, ce qui, dans le contexte actuel où votre demande aura à s'insérer, peut paraître un choix véritablement inconséquent.

Tout ce bel échafaudage, avec l'étagement qu'il offre des différentes versions d'un même discours (le premier étant celui des choses dites à un analyste dans une séance, le second celui de leur retransmission à un passeur, et puis à l'autre, le quatrième donc, celui de l'écoute des deux précédentes versions en présence du rapporteur, amené à fabriquer à son tour une cinquième version qu'il adresse au coordonnant, et ce dernier retransmettant éventuellement au cartel la sixième version de son écoute avisée et filtrante, pour parvenir enfin à recueillir le fin mot d'une portée – au sens musical du terme, vous l'entendez bien, puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que du thème et de ses variations... – et ré-adressant cette ultime version, telle qu'elle aura donc été entendue en fin de course, à celui qui en aura été à l'origine), vous vous apercevez donc qu'il ne débouche plus, véritable point de scandale, sur l'obtention de la nomination à un titre. Le chemin parcouru compte davantage que la destination atteinte, et ce qui se mesure, ce n'est pas la conformité à des critères de nomination, mais le travail provoqué dans la toile de cet entrelacement en tous les points qu'il a fallu s'employer à défaire pour que du sens nouveau s'en recueille et que l'analyse aille de l'avant, par le biais d'une extension du nombre des personnes concernées par la communauté inavouable que forment en fait, non la corporation des psychanalystes, mais les analysants eux-mêmes.

Comptez, en effet, le nombre de personnes touchées par le circuit mis en place dans une simple passe : outre l'analysant passant avec son analyste, possiblement mis à nu, il y aura ses deux passeurs, ce qui fait déjà quatre, les quatre écoutants du cartels auxquels vont s'adjoindre les deux fonctions de rapporteur et de coordonnant de la passe, ce qui fait dix au bas mot (si l'on ne tient pas compte du fait que les analystes des passeurs sont aussi de la partie, car ils en entendent parler!)

Tout cela étant dit ou explicité, vous sentez bien à quel point l'équilibre entre toutes ces composantes du fonctionnement de la passe peut être fragile, surtout s'il est entendu que la rigueur de ce fonctionnement est censée prévaloir sur la qualité des personnes ou éviter leur éventuel dérapage, puisque ces individus seront à tous les tournants confrontés à d'autres susceptibles de les ramener à la saine écoute

consistant à lever l'oubli de "ce qui se dit dans ce qui s'entend", pour parler encore comme le maître que nous avons eu.

Alors, vous le sentez bien, dois-je encore à présent vous inciter à y aller, à la passe, mais vraiment pour vous, et non pour accomplir je ne sais quel parcours sans faute qui vous permettrait d'accuser sans remords les dieux, si votre vie n'en sortait pas illuminée d'un peu de bonheur, en plus bien mérité ?

Une fois posée, cette question me serre un peu la gorge. Lorsque je vous ai nommée passeur, il y a quelque cinq années, je ne m'étais pas senti embarrassé d'autant de scrupules, le tissu institutionnel dans lequel je vous proposais de vous retrouver insérée n'étant pas encore en voie de délitement, au point que j'aie l'impression qu'il pourrait presque se déchirer si on le contraignait à subir une plus forte pression.

Quelles sont donc les forces les plus disruptives auxquelles nous ayons affaire ? La qualité des personnes est justement moins en cause qu'on ne pourrait le croire : il y a de plus en plus d'analysants qui poussent l'exigence de leur vie aussi loin qu'il est possible et qui rencontrent sur leur route des analystes qui ne se montrent pas indignes de l'effort qu'ils tentent de mener à bien. Est-ce à dire pour autant que les analystes qu'ils peuvent susciter se montrent susceptibles de leur offrir toutes les conditions requises pour qu'un dispositif comme celui de la passe soit encore mis à leur disposition ?

La première de ces conditions, je vous l'ai fait remarquer, c'est qu'ils se montrent capables de se retrouver en d'autres lieux pour parler de leur clinique sans faire trop de chi chi, et pour se confronter à d'autres questions que celles attenantes à l'unique fin de l'analyse. La deuxième est qu'ils se sentent suffisamment en confiance du coup avec les collègues qu'ils auront eu l'occasion de rencontrer pour désigner sans trop d'appréhension des passeurs parmi leurs analysants, estimant qu'ils ne leur feront pas courir de risques majeurs, s'ils acceptent de leur demander un tel service en faisant le geste anticipé de se destituer eux-mêmes de leur place d' uniques sujets supposés savoir.

Car sans passeurs à la pointe de ce que nous réserve l'analyse comme ressource pour lutter contre le malaise de la civilisation, point de passe qui vaille ! Or, rencontre-t-on encore aujourd'hui de tels passeurs ? Ou, les conditions sont-elles réunies pour que leurs analystes fassent suffisamment confiance à leurs autres collègues pour les désigner ? Et surtout, dans le tissu institutionnel qui regroupe le plus grand nombre de ces collègues, n'est-ce point à la chasse du titre le plus reluisant et de la garantie la plus assurée que se ruent les sujets, au point qu'une passe sans titre, comme celle à laquelle nous sommes quelques-uns à avoir dû penser qu'il était indispensable d'en venir, ne risque plus de trouver preneur ?

Je sais bien que ce n'est pas avec ce genre d'arguments que pas mal d'analysants de bon aloi se laisseront infléchir dans le sens de la nécessité

de pactiser avec les puissances du semblant, à l'heure tout de même où il s'agirait de faire valoir que ce n'est pas en vain qu'on a fait une analyse et que l'on s'est donné la chance de la terminer. Et l'expérience montre que notre association, qui n'est pas des plus fournies en nombre, a néanmoins jusqu'à présent conservé un crédit suffisant pour attirer à elle de nombreux passants venant des horizons les plus divers, voire inscrits dans les maisons pléthoriques où se pratiquent encore des nominations garantissant l'analyste, comme s'il s'agissait d'une profession à part entière.

Mais combien de temps encore ce fragile esquif naviguera-t-il sur la passe fort étroite de notre engagement collectif dans l'analyse, offrant un nombre suffisant de passeurs pour que le jeu du sort garde encore un sens et que l'on échappe tout de même surtout à l'endogamie où peuvent très vite verser les associations d'analyse, avec les haines fratricides que cela génère ?

C'est là toute la question à laquelle me confronte votre demande. Mais là-dessus, il faut que vous sachiez, si cela pouvait vous rassurer un peu, qu'il y a justement fort peu d'association qui prétendent assumer à elles seules le legs de Freud ou l'héritage lacanien, du moins dans la mouvance du tiers-état dont vous savez que je fais partie, n'étant pas revenu par une porte dérobée à "l'internationale", comme certains de mes collègues et n'ayant pas non plus souscrit à l'embargo sur la transmission d'un lacanisme fermé dont se sont rendu coupables pas mal d'autres.

Or ces groupes, quelle que soit leur taille –et vous sentez bien que la question n'est pas négligeable– s'allient dans différents regroupements d'ordre inter-associatif qui s'essayent à faire, par exemple, fonctionner ensemble soit les enseignements d'une psychanalyse non-universitaire soit des dispositifs de transmission ayant à voir, de près ou de loin, avec la passe justement. Le cartel que vous tirerez dans notre chapeau pour écouter les passeurs qui vous seront échus ne contiendra justement pas les noms des seuls membres de mon association, par exemple, mais l'un ou l'autre de ceux qui ont bien voulu considérer comme valable la réforme du dispositif de passe à laquelle nous travaillons assidûment depuis notre fondation. Et ce genre de préoccupation est tout à fait partagé dans différentes associations affines, même si elles ne sont pas encore directement alliées.

Quel est donc l'enjeu de tous ces efforts ? Ne pas décevoir tous ces analysants qui, comme vous, cherchent à témoigner à propos de l'effectivité de la cure qu'ils ont menée, sans vouloir expressément faire de la psychanalyse leur métier, une chose que vous aviez à moment donné envisagée, mais à laquelle vous avez explicitement renoncé, ayant trouvé une autre forme d'expression à la créativité dont vous vous sentiez capable, afin que les choses changent ou bougent dans ce bas monde !

Or vous en êtes persuadée, rien ne prendra une nouvelle tournure ni en politique ni dans les différents domaines de l'art où de la parole se fait valoir comme souveraine, si n'est pas prise en compte la percée qu'offre encore le travail solitaire de l'analysant, mais qui peut justement concerner aussi beaucoup d'autres, soit parce qu'ils l'ont été soit parce qu'ils le sont encore à leur insu, étant à la tâche de déplacer les fardeaux de l'impossible.

C'est bien, semble-t-il, ce qui vous concerne encore vous-même, lorsqu'il vous vient à l'idée de demander à votre ex analyste de faire en sorte qu'il vous soit possible de communiquer à d'autres, levant tous les secrets auxquels je suis moi-même tenu, les voies par où il vous a fallu passer et comment vous vous y êtes prise pour déplacer vous-même les fardeaux qui pesaient sur votre vie et qui avaient failli vous contraindre à ne plus faire un pas.

Désormais, donc, la voie est libre et vous avez envie d'en faire savoir quelque chose, sans retomber pour autant dans la sauvagerie autobiographique et pré-analytique ni devoir en passer par les voies d'une sublimation réussie, devenue assurément possible, mais qui ne dirait pas le chemin qu'elle a choisi d'emprunter.

Je vous remercie du fond du cœur de me faire encore une dernière fois la confiance qui consiste à me délester moi-même du poids d'avoir à signer quelque chose qui se serait inscrit dans votre vie, mais qui, étant de l'ordre d'un savoir, mérite d'être retransmis, même si sa plus grande part m'a été réservée, faisant la supposition que je ne serais pas le seul qui pourrait à présent y comprendre quelque chose, et qu'il y a d'autres psychanalystes que celui que vous avez eu et qui se souviendront ainsi grâce à vous de ce qu'aura été pour eux la portée de leur acte, et l'espoir que suscite encore chez beaucoup une psychanalyse. À leurs yeux et a fortiori aux vôtres, ce parcours, qui n'aura pas eu peur de se donner à connaître comme tel, n'aura plus besoin de se faire reconnaître par un titre.

Avec le meilleur souvenir de votre,
Jacques NASSIF

Ce texte paraîtra dans la revue *Psychanalyse* n° 33

Castelnau le Lez, le mardi 30 décembre 2014

Cher Jacques Nassif,

Merci tout d'abord de la confiance que tu nous fais, au Conseil, de la primeur de ton écrit sur la passe. Merci encorps pour cet écrit. La rigueur de ta pensée s'y écoule agréablement dans la poésie de ton style. Il faut faire passer ta *lettre à Béatrice*. Quel plaisir de ton écrit, et des joies, de la joie, qu'il fait passer, bien loin du pathos habituel, de nos jours peut-être plus que d'autres, des se-disantes Cassandre kretschmériennes de la psychanalyse. Nous pouvons certes regretter avec toi, pour la forme, son « *ton un peu trop idéalisant* ». Il y manquerait peut-être une certaine part d'ombre. L'Ombre et le Nom, dirait Michèle Montrelay... Passe et nomination. Il n'y aurait ni mot de passe, ni passe du nom ?

Christian Oddoux est parti des CCAF, dernièrement, en nous demandant de ne pas cesser d'interroger la différence entre *hiérarchie* et *gradus*. Lacan, en ses temps, avait estimé nécessaire l'enjeu (l'en je ?) de la *carotte*... Comment entendre aujourd'hui ces questions ? Comment ne pas en avoir trop peur ? Comment les faire jouer ? Pourquoi avoir supprimé dans les statuts de 1991, « *une seule catégorie de membres* », présente dans ceux de 1983 à 89, avec, pour ces derniers, le rajout de cette précision : « *praticiens de l'analyse ou non* » ? Pourquoi avoir arrêté de demander à tout nouveau membre de signer les statuts ? Et pourquoi pas ?, d'ailleurs...

J'ai apprécié ton anamnèse de notre association. Tu avais ouvert les *Assises des CCAF*, en décembre 1994, par ces mots : « *Il me paraît tout à fait normal que l'on se donne la possibilité de réfléchir sur son histoire, et je ne vois pas en quoi cela serait si risqué ! C'est le risque inverse qui m'inquiète. Quand une association ne réfléchit pas sur son histoire et en reste à un mythe des origines, à un mythe de fondation, ce n'est pas un signe de santé.* » Dans ta *lettre à Alexandra*, je me suis arrêté sur l'actualité de ton constat : « *... le tissu institutionnel dans lequel je vous proposais de vous retrouver insérée n'étant pas encore en voie de délitement, au point que j'aie l'impression qu'il pourrait presque se déchirer si on le contraignait à subir une plus forte pression* ».

Aussi ai-je envie que tu nous m'aides à réfléchir, à repenser ces questions, dont, entre autres, celle de l'anamnèse et de l'oubli... bref, que nous passions *Conseil*.

Tu précises qu'un des « rouages de ce qu'il nous a paru devoir surajouter à l'éventuelle reprise de la passe, pour que celle-ci n'aboutisse pas à un nouvel échec », a consisté à « l'associer à un autre dispositif qui traiterai plus directement de la déclaration qu'on voudrait faire que l'on est devenu analyste et que l'on s'expose à mener des cures, non sans en parler dans un dispositif à créer pour cela et qui ne serait plus la passe, mais une cartellisation effective, l'autre dispositif institutionnel inventé par Lacan pour proroger une psychanalyse qui n'aurait pas à se mouler dans les modèles préexistants du discours universitaire ou des clubs d'appartenance à une caste de professionnels établis et estampillés. »

Il aura tout de même fallu six ans, pour que le dispositif de la pratique, puisqu'il s'agirait de lui, pour que son idée surgisse dans l'article 12 des statuts de 1989, et même huit ans, pour qu'elle se cherche dans l'article 9 de 1991, avant de se formaliser, dix ans plus tard finalement, dans les statuts de 1993. *Grosso modo*, ce sont ces mêmes statuts de 1993, qui, depuis, nous administrent encorps. D'où :

1) Que s'est-il passé pour – et/ou contre – « la passe », entre 1983 et 1993 ?

2) Que s'est-il passé depuis ?

3) Quid de la passe aujourd'hui, alors que le dispositif de la pratique est si délité, que notre conseil va en proposer une mise au suspens lors de notre prochaine AG ?

4) Pourquoi une institution psychanalytique ? Pourquoi devenir membre d'une se-disant telle institution ? Après tout, je ne trouve rien à redire éthiquement à un collègue, qui se contente pour sa pratique de la partager de temps à autre avec quelques autres. Pourquoi devenir membre d'une association et pas celui d'une école ?

La question de la reconnaissance reste certes incontournable, même si celle ou celui qui partage sa clinique avec d'autres praticiens en rencontre déjà une, nécessaire. En quoi, pourquoi, me reste-t-elle encorps insuffisante ? Question pertinente que je me remerciais de m'être posée, quand j'ai entendu cette assertion monter de mon divan : « *Plus on souffre, plus on a envie d'être reconnu dans sa souffrance.* »

Après la mort de Lacan, et la dissolution, au milieu de tous les désaccords de ces corps-à-corps, une réponse a, cependant, partout, été unanime : « la passe ! », « aux commandes », même. Qu'est-ce qui pousse certains à décider de prendre le pouvoir et à abandonner la puissance, en passant du divan au fauteuil ? Dans quel(s) dispositif(s), dé-poser cette question, pour en a-prendre d'un discours analytique ? Imaginer un écrin des plus subtils, par passages successifs d'étamine, de témoignages indirects...

Certains esprits chagrins, semble-t-il, soutiennent, quant à eux, que ceux, qui avaient été nommés à l'AFP, ont été pris d'un doute saisissant quant à leur propre nomination... d'où cette question brûlante, celle de questionner – le

correcteur orthographique me propose : *réquisitionner* –, requestionner, donc, la passe, de la purifier, et de passer ainsi du vice à la vertu. Viril et vertu ont sans doute la même étymologie... Le vil plomb ne serait plus qu'or pur, grâce à l'alchimie propre aux *Cartels*.

Bon, pour que ça s' passe, il fallait une institution, ses sempiternelles dichotomies entre instituant et institué : tuant/tué, où il ne s'agit pas de choisir son camp, camarade, mais bien de soutenir, autant que faire se peut, le dynamisme fonctionnel de leur intrication ; pulsionnelle, ajouterai-je pour l'arrimer. Pourquoi, alors, la nommer : *Cartels Constituants de l'Analyse freudienne* ?

Déjà, pourquoi dénommer – quel foutu signifiant – la psychanalyse : « analyse freudienne » ? La *déclaration* de la *proposition A* en novembre 82 : « *La reconnaissance comme freudien du retour de Lacan à Freud réclame non pas une association mais une école. De là le nom de: Nouvelle École Freudienne (N.E.F.)* », convient-elle encorps pour l'éclairer ? A-t-elle jamais convenu ?

Ensuite, quelle importance y avait-il à rendre la *psyché* caduque ? Certains prétendent que ce serait pour nous éloigner du prêtre. Pourtant, je suis pleinement d'accord avec toi quand tu préfères employer « âme », plutôt que tout autre élucubration du type psyché, appareil psychique, etc... Alors pourquoi avoir laissé tomber le miroir en pied, pour s'y re-fléchir ? Pourquoi avoir si peur du prêtre, si tel fut le cas ?

Restent les « Cartels Constituants », « *l'autre dispositif institutionnel* » ; et, *ay, there's the rub*. Ou plutôt, *there are the rubs*. Déjà, « Cartels » ne cessent de se prendre les pieds dans cet un-en-plus plus-un, tapis dans l'ombre, même et peut-être surtout si, comme aux CCAF, ce dernier, qui ne devrait jamais être premier, et qui s'en empresse d'autant plus, se dévolue dans l'assemblée générale des membres, démocratique, certes – nous y reviendrons –, de plus en plus réduite, sûrement.

Enfin, pourquoi avoir mis un *s* à « Constituants » ? Pourquoi avoir *passé* un participe présent, au présent plus-que-pertinent, pour en faire une simple épithète ? Le seul début de réponse, que j'ai cru trouver, est celui de Claude Dumézil au cours de ses *entretiens* avec André Rondepierre, dans le numéro de *Tribune* : « *À ce point je soulignerai que le cartel en question ne saurait être considéré comme le cartel constituant originel : Cartels Constituants n'a pas de singulier.* »

Par cette assertion rédhibitoire, tout questionnement sur l'origine, ou plutôt les origines, voire l'originaire, est barré aux CCAF. En écrivant le sigle acronymique des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, j'entends combien il fait écran, et nous empêche d'interroger les signifiants originaux. Il est important, sans doute, dans une moment « révolutionnaire », du passé, de faire table rase, pour permettre à un peu de nouveau d'apparaître ; bien vite, ça tourne en rond, et l'illusion d'un éternel présent – déjà éternel est un leurre

puissant – rend impossible de le vivre, à partir d'un passé reconstruit pour imaginer un futur hypothétique. Lorsque le provisoire devient habituel, il cesse de l'être, tout en croyant le demeurer. Il est demeuré... Pourquoi n'avons-nous pas commémoré, célébré, fêté les trente ans de l'association ?

Il m'est difficile d'imaginer les temps de la mort de Lacan, de ressentir, alors que je n'ai pu la sentir – c'est sûrement ma mal et chance –, cette atmosphère d'Exode, décrite par Alain Didier-Weill lors des *Assises des CCAF* en 1994. Une Exode singulière où personne ne pouvait prétendre entendre la voix du buisson ardent, désormais éteint, et tenter d'écrire une quelconque Thora de l'analyse freudienne. Rapports très singuliers de tous ces *héritiers sans héritage*, à l'écrit, et à la voix de leur maître. *L'écrit et la voix...*

La deuxième scission intervenue aux CCAF, celle de la *proposition A* en décembre 1982, qui donnera naissance à la fondation de l'*École lacanienne de psychanalyse*, se serait faite, entre autres incompatibilités d'humeur, sur l'impossibilité pour le cartel constituant des origines, mais non originel, d'écrire en commun un « *manifeste doctrinal* », un « *manifeste théorique fondateur* ». Rondepierre théorise alors dans les *entretiens* : « *Concrètement la visée de la cartellisation est de favoriser des productions individuelles d'où puisse résulter une politique commune de l'analyse, soit exactement le contraire de ce que produisent ces petits groupes, les indivis dont j'ai parlé : productions collectives (réduisant des enseignements de référence à des catéchismes) pour politiques individuelles, magouilles pour tout dire.* »

Est-ce aussi évident aujourd'hui ? Cela semble avoir plutôt joué le rôle d'un profond inhibiteur de toute production, individuelle ou collective, d'autant plus écrite. Le *Manifeste pour la psychanalyse*, écrit en 2010 par Sophie Aouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Michel Plon & Erik Porge, et publié à *La fabrique*, me semble en être un parfait contre-exemple. Le texte « *Un art de l'impossible* » que nous avons proposé pour le colloque de *Convergencia* en juin 2013, l'*a politique du désir*, en constitue un second. Rondepierre, plus loin : « *Pas de transfert, (pas même de concept possible de transfert), sans analyse possible de ce qui s'échange (échange de lettres et de places) entre discours (ou éthiques, ou liens sociaux) constitués, c'est-à-dire écrits. Au moins dans cette acception, pas de transfert sans écriture.* »

L'AFP dissoute, j'imagine la formation de petites constituantes par cartellisation. Depuis 1991, et surtout depuis la scission de 1992, avec les statuts de 1993, les CCAF persisteraient, à leurs manières, à essayer de former de petites constituantes, dont le paradoxe serait d'être désormais administrées par une constitution... Tout cela au nom de La démocratie, comme si cette dernière était singulière.

Lors des assises des CCAF en 1994, Serge Vallon a distingué discours politique et discours analytique ; tous nos discours autour de nos propres dispositifs, de nos dys-fonctionnements, sont des discours politiques. Si discours analytique, il y a, il devrait dis-courir dans les dispositifs eux-mêmes,

qu'ils furent de la passe ou de la pratique, même s'il a toujours autant de mal à en sortir encorps, et surtout écrit(s). Nos échanges en AG sont politiques, d'accord ; je persiste, le plus souvent, dans l'illusion mortifère, qu'ils se déroulent entre des personnes polies, par je ne sais quel mystérieux tour de passe-passe de l'analyse elle-même. Comme l'on dit du rugby : *un sport de voyous pratiqué par des gentlemen*. Je me dessèche, bien vite, en ce que tu as, si pertinemment, nommé une *marionnette sans marionnettiste*.

Dans les *entretiens* susdits, autant Dumézil que Rondepierre soutiennent à juste titre que l'analyse freudienne n'est pas démocratique, mais qu'après tout, que l'institution puisse l'être, pourquoi pas ? *Analyse freudienne* scissionnera avec pour monologue enfumé : « *L'institution analytique si elle existe, n'est autre que la cure elle-même.* »

Toujours, dans cet entretien, Rondepierre laisse cependant la question ouverte : « ... *qu'est-ce qui prouve que la démocratie convienne mieux, même si elle procède d'une assemblée composée de non-analystes, d'analysants et d'analystes de tous "niveaux de cursus", même si l'on tente d'éviter ainsi une démocratie de maîtres antiques ? Ces questions restent posées, c'est bien pourquoi notre projet institutionnel, en tout état de cause, devait adopter un caractère expérimental et fixer sa durée maximale de fonctionnement : ce fut six ans.* »

Personnellement, l'aléatoire de l'institutionnalisation du tirage au sort, sur l'agora des Athéniens, n'est pas pour me déplaire. La peur des maîtres a eu le dernier mot. Après tout, chaque citoyen y était librement, également, bouleute. Il fallait certes d'abord re-connaître les Anciens, les Aristocrates, les Riches, etc..., toutes catégories, qui se rejoignent le plus souvent, et qui rappellent qu'*arx* désignait le roi aux temps archaïques de l'ancienne Grèce. C'est, toujours et encorps, l'archaïque qui nous gouverne.

Nous avons nos anciens, nos aristocrates, nos riches, etc., aux *Cartels*, quelle reconnaissance leur consentons-nous ? Quels dispositifs inventons-nous pour a-prendre quelques choses de ceux, qui s'arrêtent de pratiquer, de ce qui sont enfin passés et plus passant ? Et pour ceux qui ne font que passer ? Nous condescendons seulement à re-connaître nos "pauvres", mal et heureusement, à discrétion, et dans la discrétion du Conseil : nous leur accordons "remises" sur cotisation. À Athènes, outre les ostracisés, il fallait, certes, encorps, exclure les femmes, les enfants, les métèques et les esclaves... Aux *Cartels*, le tirage au sort fait dis-fonctionner seulement les dispositifs.

Pour notre politique institutionnelle, nous avons choisi la démocratie élective, qui appelle bien vite les affinités électives, ce qui peut sembler paradoxal pour une association qui avait mis au départ de sa fondation : « *pas de cooptation* », mais qui avait cependant choisi comme titre de son premier colloque en décembre 1983 : « *Au commencement est le transfert* ». Manquent, encorps, les exposés de Claude Dumézil et d'André Rondepierre, qui venaient les conclure.

Plus paradoxal, peut-être, dès les *Assises* de novembre 1994, qui font suite, entre autres, à la scission – la sécession ? – d'*Analyse freudienne*, il est clairement établi que la démocratie dans une association est une fiction. La preuve est encore toute chaude : dans une association, lorsqu'une minorité émerge, elle fait scission, privant l'association de toute possibilité d'un débat démocratique entre une opposition et une majorité. Mes deux accueillant aux *Cartels* me les ont revendus principalement sur l'argument démocratique, celui qui coupe la tête de tout se-disant roi, ou plutôt étant dit roi. La publicité était mensongère, sauf pour le roi, ou plutôt son absence. Toujours au cours de ses *Assises*, Patrick Salvain soutient que faire fonctionner cette fiction démocratique a protégé les *Cartels*, du discours de la transcendance et de la référence au juridique. Est-ce toujours aussi juste ? Devons-nous poursuivre cette fiction ? Au moins, comment continuer à la fois à en avoir conscience et à la faire fonctionner ?

Dans les *entretiens* publiés dans *Tribune*, André Rondepierre soulignait que si l'on voulait savoir si la démocratie convenait mieux que le despotisme à une institution d'analyse freudienne, « *il fallait fixer sa durée maximale de fonctionnement : ce fut six ans.* » La dissolution, la *mise à plat*, n'a pas eu lieu en 1989. Le principal motif invoqué pour cet oubli ?, abstention ?, rejet ?, x ?, se résume à la mort de Rondepierre peu avant la date fatidique. Dans le compte-rendu des *Assises*, Philippe Garnier, sans être pour autant contredit par la suite, soutient en avoir parlé peu de temps auparavant « *aussi bien avec Rondepierre qu'avec Dumézil, dont les deux réponses ont concordé: On ne peut pas faire ça à nos analysants, ils sont trop fragiles. Textuel.* » Pas de cooptation ?

Quid de la démocratie électorale et de sa fiction aujourd'hui aux *Cartels* ? Et je ne parle pas, en corps, des effets de manches, des portées de prestance, des arguties rhétoriques, théoriques, des voix hypnotisantes, etc., qui subvertissent tout débat démocratique. Quid d'une introduction du tirage au sort dans les rouages politiques ?

Le principal avantage, à mon avis, de la démocratie électorale, ou plutôt de sa fiction, reste, cependant, de questionner le désir du candidat, toujours désir de l'autre – grand et malbarré –, qui pourrait *passer* à l'autre, aux autres.

Nous ne pouvons pas convoquer le désir sans la peur, sa plus fidèle compagne. La peur reste la limite primordiale de toute démocratie ; elle gangrène tous les discours politiques – certains peut-être plus que d'autres, et en corps ; elle ligote tout un chacun. Les témoignages indirects que j'ai pu lire sur les cheminements théoriques d'André Rondepierre sont unanimes pour évoquer la phobie. Ils envisagent même un discours phobique, qui mis en place au lieu de l'hystérie, fait tourner les quatre discours et re-vèle un discours fasciste, en place de celui du maître, et un pervers, pour l'universitaire. Quid de l'analytique ?

Où peut-on lire les écrits d'André Rondepierre ? Sur le site des CCAF, outre l'absence remarquée et remarquable de son intervention lors du premier

colloque, on trouve deux écrits qui n'en sont pas : d'une part *quelques notes* pour initier un cartel en vue de ce colloque, et puis un texte, « *Concept essentiel de la règle fondamentale de l'Analyse Freudienne : l'Einfall - le "ce qui vient"* », composé de deux parties, une écrite, une retranscrite...

J'ai cherché, en outre, en vain, un quelconque *tombeau*, que quelqu'un, ou quelques autres, aurai(en)t pu lui écrire. Dans *Situation de la psychanalyse en 1956 (Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 486)*, Lacan souhaite confondre son retour à Freud « *avec les soins d'une sépulture décente* » pour ce dernier. Quid de celle de Lacan lui-même ? Quid de celle de Rondepierre ?

Si l'on considère que les nouveaux sont plus proches des origines que les anciens, alors les origines ne sont pas derrière nous, mais devant. C'est la mort même, et sa sidération. Revoilà le désir. En novembre 1973, lors de son intervention dans la séance de travail « Sur la passe », à la grande-Motte, Lacan médite le fragment 64 d'Héraclite : τα δε πάντα οιακίζει κεραυνός (*ta de panta oiakizei keraunos*). Il trahit brillamment *Ta de panta*, par *les tous*, avec « *une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses.* » Dans une salle du congrès, « *...une personne a dit que la passe c'était quelque chose comme l'éclair.* » Dans son discours, il commence par trahir *keraunos*, par *tonnerre*, puis reprend *l'éclair*. Après tout, le tonnerre a précédé l'éclair... Lacan dit attendre des éclairs, produits par, dans, les passes. *Keraunos* ne se trahit en français ni par tonnerre, ni par éclair, c'est la foudre même. Il m'est arrivé de trahir le fragment 64 par : *La mort gouverne les tous*.

Où garder nos morts pour qu'ils nous re-gardent, pour qu'ils nous gardent deux fois : et de l'hubris et de l'anéantissement ? L'épigraphe, en 1901, de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, me paraît des plus actuels : «

Nun ist die Luft von solchem Spuk so voll,
Dass niemand weiß, wie er ihn meiden soll.
(Maintenant l'air est si plein de ces fantômes
Que nul ne sait comment il doit les éviter.) »
Faust II (1831), akt V,
Johann Wolfgang von Goethe.

Au plaisir de poursuivre...
Bonne fin d'année.
Bien à toi.

Luc Diaz

L'air du temps

LA VIOLENCE DES RICHES

Bonjour Claire,

Une amie m'a fait parvenir une vidéo sur le dernier livre de Monique et Michel Poinçon –Charlot, *La violence des riches*.

Entretien avec Monique et Michel Pinçon-Charlot, autour de leur livre
La violence des riches - Chronique d'une immense casse sociale
(Editions Zones - La Découverte 2013).
<https://www.youtube.com/watch?v=Ys3cjJITcDE>.

C'est une très bonne synthèse et, plus qu'une dénonciation, un "dévoilement" sur le nouvel ordre mondial et la guerre idéologique qui se mène depuis la crise de 2008. L'ordre médical, le DSM bientôt VI et l'industrie pharmaceutique sont aussi des éléments majeurs de ces dispositifs qui inféodent toutes les pratiques dans le sens d'une aliénation, qui éradique toute notion d'Alterité et réduit toute alternative politique à une *gestion* des acquis d'une oligarchie financière qui n'a pas d'auteur identifiable.

Elle procède par une mise en ordre des discours à raison d'un objectif unique et sans pitié, le maintien de la consommation. Ce paradoxe est ici très bien démonté, on peut parler mais on ne peut pas penser comme consommateur. Le néo - capitalisme *marque les corps*. Par exemple, on augmente la concentration de sucre des sodas destinés aux pays du tiers - monde pour augmenter l'addiction.

Une logique du déplacement est nécessaire pour que chacun recouvre une place de citoyen et se déloge de celle de consommateur. Pour la psychanalyse, il faut totalement se dégager de tout compromis avec la médecine qui ne s'exprime plus qu'à partir d'une logique soit disant pragmatique de *soins*, contrôlée actuellement par le dispositif d'évaluation interne puis externe sous la houlette des Agences régionales de santé (ARS) relayées par les MDPH (maisons départementales pour le handicap) et au final par l'agence nationale de santé, pour formater et mettre en coupe réglée tous les acteurs du champ médico-psycho-social y compris la psychiatrie.

Si la psychanalyse peut encore faire entendre sa voix, c'est au joint du symbolique et du réel en ne faisant pas de politique mais en soulignant les enjeux de civilisation. Le malaise dans la culture est tel que nous ne pouvons plus nous taire et toute reconnaissance par les pouvoirs publics sera nécessairement une manœuvre d'annexion pour collaborer à notre propre disparition.

Les manœuvres autour du lobbying de l'autisme et l'interdiction d'une approche analytique en témoignent. J'attire, en ce sens, l'attention sur une répression déjà

à l'œuvre puisque certains praticiens ont été sanctionnés (affaire autour du professeur Delion par exemple avec la HAS -Haute Autorité de Santé).

Il y a un enjeu de transmission et de civilisation car à ce rythme nous allons vers une société de consommateurs déshumanisés écartelés entre une idéologie du bien-être au service de quelques-uns et une résistance (à / et ou..de la psychanalyse?). Allons nous vers un monde chaotique, régressif, où règne la confusion entre les mots et les choses ? Au niveau du collectif, un monde sans métaphore paternelle, sans structure pour faire barrage au vide. Sommes-nous toujours suffisamment "constitués " aux Cartels pour affronter un tel voyage?

Le socialisme depuis longtemps acquis au néo-thatcherisme et au blairisme ne fait plus rien d'autre que faire tourner la "city". Actuellement une partie du corps, avec la société de consommation " cannibalique " dans laquelle nous évoluons, prend la place de *petit a*. Quelque chose dans l'acte de nomination ne fonctionne plus au niveau du collectif. Nous avançons avec des analysants qui ne construisent plus le fantasme, dans une société sans reste. Ce qui ne donne plus accès à l'Autre.

Jean-Michel Darchy

Merci, Jean-Michel, pour l'envoi de cette vidéo accompagnée de ton texte. J'ai regardé/écouté avec intérêt cette émission, même si j'ai toujours du mal avec les pensées qui prétendent « embrasser le monde » dans une vision que je ne peux m'empêcher de trouver totalisante.

Je te livre ci-dessous quelques échos de ma lecture/écoute.

La dénonciation – et oui ce terme vient sous ma plume, comme il est venu, bien malgré elle, à la bouche d'un des auteurs – la dénonciation donc d'une transformation de la dette privée en dette publique a été faite dans le film de Gérard Mordillat *Le grand retournement*, sorti en janvier 2013 qui n'est autre qu'un tournage avec des « grands de la scène » de la pièce en alexandrins de Frédéric Lordon *D'un retournement l'autre*, éditée aussi en janvier 2013.

Voici le texte de la 4^{ème} de couverture :

« Le rideau s'ouvre : Messieurs les Banquiers, son Altesse le président de la République française, Monsieur le Premier ministre, Monsieur le Gouverneur de la Banque centrale et le petit peuple des conseillers de la Cour. La pièce peut commencer : lessivés par la crise des désormais célèbres « subprimes » (sic), les Banquiers s'appêtent à sonner à la porte de l'État pour lui demander de mettre la main au porte-monnaie... avant que le résultat de leurs acrobaties ne fasse exploser les dettes publiques et conduise à la rigueur pour tous ? pour tous les autres qu'eux.

C'est une forme particulière, et inattendue, celle de l'alexandrin, qui est ici convoquée pour mettre en scène la crise de la finance mondiale. Peut-être en effet fallait-il l'ambivalence d'un vers qui convient à la tragédie aussi qu'à la comédie pour saisir et la déconfiture d'un système aux abois et l'acharnement bouffon de ses représentants à le maintenir envers et contre tout.

Mais ce que ces « élites » aveuglées par leur domination, et déjà disqualifiées par l'Histoire, ne voient plus c'est qu'un retournement peut en cacher un autre. Et celui des marchés annoncer celui du peuple.»

Les sociologues appellent sinon à ce retournement, à une rupture avec le capitalisme, à un retour de ceux qui ne sont que consommateurs au statut de citoyens, et donc à une entrée en guerre contre ces riches qui nous ont déclaré la guerre.

On peut s'interroger cependant sur la capacité des peuples à se réveiller, quand ils sont décrits comme hébétés, sidérés, en état de « servitude involontaire », déshumanisés quand ils réussissent à survivre, comme manipulés dans leur psychisme par une information faite pour les empêcher de penser, et marqués aussi dans leur corps par une alimentation qui tend à les rendre dépendants.

Il faudrait ajouter « quand elle ne les rend pas malades ». Le rôle de l'alimentation dans le développement inflationniste des cancers n'est-il pas de plus en plus mis en avant ?

Une question qui n'est pas posée dans l'émission est celle-ci : la « servitude involontaire » n'est-elle pas aussi grande, voire encore plus grande, chez ceux qui cherchent à être de plus en plus riches ? Quel sens cela a-t-il cette course à l'illimité, à un pouvoir supposé infini ? N'est-ce pas un avatar, certes meurtrier, de l'omnipotence infantile qui nous laisse à penser que les plus déshumanisés ne sont sans doute pas ceux que les auteurs désignent comme tels.

Peut-être est-ce évoqué dans le livre : il existe nombre d'initiatives qui vont dans le sens du non-gaspillage, sinon dans celui de la non-consommation, des systèmes d'échanges qui ne font pas intervenir l'argent etc.

Et la psychanalyse là-dedans : du temps pour penser, pour repérer ces signifiants dont nous sommes marqués et qui ne viennent pas seulement d'une histoire familiale mais d'une histoire sociale, un temps d'aliénation pour perdre le goût de l'aliénation (du moins espérons-le...), un temps d'humanisation.

Me revient cette expression de Freud dans *La question de l'analyse profane* « Ils ne se passent entre eux (l'analysant et l'analyste) rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble. » (p.37 édition Folio bilingue).

Alors continuons à parler ensemble, ce qui peut se dire aussi inter-dire.

Claire Colombier

Bonjour Claire,

[...] Ton texte et sa remarque finale sur « l'inter-dire » marque bien l'écart du « dire au dit » et la nécessité de ne pas oublier le fractal, l'ouvert . En ce sens, (au sens de vecteur) inter-dire, c'est faire en sorte qu'à l'impossible à dire (pas de totalité, on ne peut pas vivre dans une totalité, dans un univers totalitaire) ne cesse de faire limite le réel inhérent au maintien de la pratique analytique.

Jean-Michel Darchy

À suivre...si d'autres veulent bien faire rebonds à ces textes ou alimenter par d'autres apports cette rubrique.

AGENDA

Réunion préparatoire au 6^{ème} Congrès de Convergencia
ouverte à tous les membres des associations
10 mai 2014 10h à 17h Calla Mallorca 306 Barcelone

Séminaire organisé par l'association « Sotto la mole » à Turin
16 et 17 mai 2015
Malaise dans la civilisation contemporaine - la Psychanalyse et les
Psychanalystes entre liberté et pouvoir

Coordination I-AEP, le 6 juin 2015 à Bruxelles.

Congrès de Convergencia à Madrid
13 et 14 juin 2015 (11 et 12 juin : CLG)
La clinique psychanalytique à l'épreuve...« Névrose, perversion, psychose »

Assemblée générale des CCAF
20 – 21 juin 2015

Séminaire organisé par le GAREFP
(Groupe Antillais de Recherche d'Étude et de Formation Psychanalytique)
Février 2015
Transfert et lien social

BLOC – NOTES

Guy Ciblac est désormais correspondant des CCAF.

Adresse mél de Pierre Eyguesier :

pierreeyguesier@gmail.com

La brochure *Contacts 2015* qui regroupe les coordonnées des membres et correspondants des CCAF, ainsi que les responsabilités et délégations, sera jointe au *Courrier* numéro 3 de juillet 2015. Y seront intégrées bien sûr les informations parues au fil des numéros dans ce bloc-notes, mais aussi toutes les modifications ou corrections que vous nous demanderiez de faire, et que vous voudrez bien envoyer avant le 30 juin 2015 à isabelle.dufresnoy@gmail.com

*Les textes pour le Courrier n° 3/2015 sont à envoyer au plus tard
pour le 13 juillet 2015
à Claire Colombier ccolombierpro@gmail.com*